

Et par dessus le marché, il y a le raz-de-marée de la haute technologie, qui a même envahi vos salles de rédaction. Il y a dix ans, aucun reporter digne de ce nom n'aurait voulu se servir d'autre chose que d'une machine à écrire standard, de préférence usée, et si possible, une ancienne Underwood. Ce n'est plus le cas. Aujourd'hui, ces reporters sont tous reliés à des terminaux, et lorsqu'ils prennent la route, ils se servent d'un ordinateur portatif qui leur permet d'envoyer automatiquement leur copie par téléphone. On peut se consoler en pensant qu'au moins ils écrivent encore leurs propres articles. L'ordinateur ne peut le faire. En tout cas pas encore.

Mais cela pourrait évidemment changer. Aux États-Unis seulement, l'industrie de la technologie médiatique génère aujourd'hui autant de recettes que celle de l'automobile. Cette industrie sera la plus importante de la planète à la fin de la décennie. Et au moins quatre pays semblent bien engagés sur la voie qui mènera à la production d'un ordinateur ressemblant au cerveau humain.

Jusqu'où cette ressemblance ira-t-elle? Quand produira-t-on cet ordinateur? Il n'y a aucune véritable certitude là-dessus, car l'avenir de l'intelligence artificielle est loin d'être net. Certains experts disent que l'ordinateur pensera comme l'homme d'ici cinq ans, d'autres parlent de trente ans et d'autres encore n'y croient pas. Mais là encore, dans le monde fébrile de la haute technologie, rien n'est assuré.

En fait, la technologie évolue si rapidement que même les spécialistes sont dépassés. Prenons un exemple. Dans le domaine de la haute technologie, les techniciens supérieurs sont les concepteurs de puces d'ordinateurs. Grosso modo, ils

ne sont que 5 000 dans le monde et sont très bien payés. Mais cela ne durera pas. Après cinq ans d'emploi, leurs techniques sont désuètes, dépassées par de nouvelles percées de l'offensive technologique qui semble n'avoir pas de fin.

C'est là, pour le meilleur ou pour le pire, le genre de monde dans lequel nous vivons. En cette ère d'automatisation et de technologie aux progrès si rapides, la clé du succès, voire de la survie, sera la souplesse et la capacité de s'adapter et d'être concurrentiel.

Mais le Canada a du rattrapage à faire. Au plan économique, nous avons passé le gros des années soixante-dix et une partie des années quatre-vingt à procrastiner. Nous avons investi trop peu dans la recherche et le développement. Nous ne nous sommes pas assez souciés d'améliorer la productivité. Nous avons reporté les décisions difficiles. Nous avons même refusé d'envisager la réalité, encore moins d'y faire face. Et pendant que nous temporisons, notre compétitivité diminuait et notre part du marché mondial déclinait. En 1968, par exemple, le Canada était, juste avant le Japon, la quatrième nation commerçante. Nous ne sommes plus maintenant qu'en huitième position et le Japon exporte deux fois plus que nous.

Notre prospérité a toujours dépendu du commerce. Notre seul vrai choix est de regagner notre avantage concurrentiel et d'ouvrir, en fait d'ouvrir plus largement, notre porte au commerce.

C'est précisément ce que le gouvernement cherche à faire. Nous encourageons l'investissement pour redonner des dents à notre industrie. Afin d'accroître les débouchés, nous menons notre action sur trois grands